



HAL
open science

Paul et Virginie et "Virginie et Paul", de Villiers de l'Isle-Adam : de l'idylle au conte cruel, ou le mythe à rebours

Gwenhaël Ponnau

► **To cite this version:**

Gwenhaël Ponnau. Paul et Virginie et "Virginie et Paul", de Villiers de l'Isle-Adam : de l'idylle au conte cruel, ou le mythe à rebours. *Expressions*, 1993, 02, pp.51-57. hal-02399783

HAL Id: hal-02399783

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02399783>

Submitted on 9 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PAUL ET VIRGINIE ET "VIRGINIE ET PAUL"

de Villiers de l'Isle Adam :

de l'idylle au conte cruel, ou le mythe à rebours

On ne saurait à l'évidence prétendre que "Virginie et Paul", le récit de Villiers de l'Isle Adam publié le 12 mars 1874 dans *La Semaine parisienne*, soit une œuvre aussi considérable que *Paul et Virginie*. Une comparaison, même rapide, permet de mesurer l'écart à première vue fort important qui existe entre le texte de Villiers et le célèbre roman de Bernardin de Saint-Pierre. D'un côté un récit dense sans doute, mais d'une grande brièveté, de l'autre une histoire qui, admirablement, présente et analyse les étapes d'une passion vouée à s'achever d'une manière tragique. D'un côté encore deux jeunes gens de 15 ans vivant en France, au début de la III^{ème} République, et, en dépit de leur jeune âge, déjà contaminés par l'esprit bourgeois de lucre et par l'idéologie positiviste, de l'autre deux êtres qui s'aiment spontanément et que la société européenne et la prétendue nécessité de faire fortune vont séparer. Ici enfin une ville et ses faubourgs, là l'île de France et sa nature luxuriante propice à l'épanouissement de la vérité des sentiments.

On pourrait ainsi multiplier les réseaux d'opposition que la simple confrontation de ces deux œuvres si contrastées fait, aussitôt qu'amorcée, apparaître. Est-ce à dire qu'un tel face à face relève de la gageure, tient de l'acrobatie ou du jeu de comparaison gratuit ?

En réalité, en dépit, mais aussi, on le verra, à cause des apparences, rien n'est moins sûr. Une réflexion informée sur les intentions et sur la situation sentimentale personnelle de Villiers quand il compose en 1874 "Virginie et Paul" ne peut, en effet, que conduire à ce constat : le roman célèbre de Bernardin de Saint-Pierre représente pour l'écrivain idéaliste et ironique qu'est l'auteur des *Contes cruels* une œuvre de référence, elle constitue la toile de fond sur laquelle il inscrit les traits qui, selon lui, dans l'atmosphère bourgeoise du dernier tiers du XIX^e siècle, sont la défiguration caricaturale et monstrueuse du sentiment amoureux appréhendé dans sa naïveté première. Je voudrais donc montrer ici tout d'abord la présence tantôt clairement affirmée, tantôt subtilement discrète, de *Paul et Virginie* dans "Virginie et Paul". La mise en évidence des éléments empruntés par Villiers à Bernardin de Saint-Pierre permettra d'établir qu'à sa façon, certes paradoxale et sarcastique, le conte de 1874 exprime la nostalgie de l'univers paradisiaque et tragique de l'amour authentique et, parallèlement, peut-être le regret qu'il ne soit plus possible d'écrire, dans les dernières décennies du XIX^e siècle, un autre *Paul et Virginie*.

L'histoire racontée dans "Virginie et Paul" est d'une efficace brièveté. Elle relève, pourrait-on croire, de l'anecdote, mais cette anecdote va acquérir une signification exemplaire. Voici : un narrateur anonyme (mais qui pourrait être Villiers de Vilhervil lui-même)¹ a surpris les propos échangés par deux adolescents de 15 ans ; ce sont eux qu'il rapporte à l'intention d'un lecteur qui est d'emblée invité à se souvenir du temps heureux et lointain, où pour la première fois lui aussi il aimait : "Alors que les seize ans vous enveloppaient de leur ciel d'illusions, avez-vous aimé toute jeune fille ?"

Virginie, comme Paul, qui est son cousin, a 15 ans. C'est pour tous deux leur premier rendez-vous. Le narrateur évoque, sur un mode effusif, le décor de cette idylle à laquelle ne manque aucun des éléments consacrés par la tradition. Tout se passe une nuit d'avril "claire, bleue, profonde" ; "les étoiles semblent d'argent", chaque élément concourt à cet enchantement, y compris l'indispensable rossignol dont la voix "pure et argentine" fait écho aux paroles qu'échangent les deux jeunes amants près de "la grille des vieux jardins d'un pensionnat".

Tout par conséquent se trouve rassemblé pour faire de ces moments uniques une nouvelle "page de l'idylle bretonne". Cependant sur cette page, à la fois ancienne et vierge, le narrateur, témoin ému et complice de ces premiers émois, est contraint de noter, tel un notaire dressant un inventaire ou enregistrant les termes d'un contrat de mariage, non des serments d'amour, mais une conversation où il n'est question que d'argent.

C'est que Virginie et Paul, déjà rentiers de leur amour, gèrent leur idylle à la façon d'experts-comptables, ou encore tels de petits épargnants qui, besogneusement rêvent de faire fortune. Ils ne parlent que de dot, d'économies, de bourse et, c'est encore de leur âge, de tirelire :

"Voyons, Paul, avez-vous été voir notre tante ? demande Virginie et Paul de répondre :

"Je ne l'aime pas beaucoup, moi, ma tante ! Elle m'a donné, l'autre fois, de vieux bonbons au dessert, au lieu, enfin, d'un vrai cadeau : soit une jolie bourse, soit des petites pièces"...

Ainsi dans le décor émouvant d'une belle nuit de printemps, les paroles échangées par les deux adolescents musicalement détonnent. L'leitmotiv obsédant, le mot "argent" (dont on ne relève pas moins de 14 occurrences) constitue le lien -fiduciaire- qui unit ces deux amoureux modernes : leur mariage, prévu dans trois ans, semble non

1. "En nous invitant à nous rappeler les douces émotions de notre adolescence, l'écrivain semble songer à Villiers de Vilhervil. Il s'attendrit à décrire ce décor breton qui ressemble à celui de ses premières amours". P.-G. CASTEL, *Œuvres complètes*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1986, t. 1, p. 1284 ; je me réfère à cette édition "Virginie et Paul", qui fut recueilli dans les *Contes cruels*, y figure pp. 603-606.

pas une histoire sentimentale, mais une opération financière. Paul, si tout va bien, sera avocat et gagnera, en bon bourgeois, de quoi assurer très confortablement les revenus de son ménage.

Ces considérations exclusivement matérielles tendent ironiquement à contaminer le cadre idyllique de cette aventure amoureuse des temps positivistes : c'est ainsi que sont progressivement subverties et détournées de leur signification conventionnelle des expressions presque lexicalement figées : les étoiles sont "d'argent", tout comme la lune est "argentée", et comme, bien sûr, est "argentine" la voix du rossignol. Tout se passe comme si, décantées de leur vie sentimentale par les propos sinistrement matériels des deux adolescents, les métaphores s'effectuaient. Les éléments consacrés de l'idylle narquoisement détournés de leur vocation et de leur fonction effusives deviennent - littéralement - des valeurs monnayables et, si l'on ose écrire, doivent être pris pour argent comptant. Cette scène singulièrement édifiante s'achève sur "le bruit céleste d'un baiser" et au narrateur, ironique autant qu'attendri, il ne reste plus qu'à célébrer la "jeunesse, printemps de la vie". Au demeurant, il n'est sans doute pas téméraire d'imaginer Paul et Virginie devenus, quelque 10 ou 15 ans plus tard, de fort respectables bourgeois, raisonnables, positifs et nantis d'une fortune rondelette.

Rien, donc, dans ce texte qui, à un titre quelconque, puisse prétendre s'inscrire dans la filiation de *Paul et Virginie*. En fait, comme souvent chez Villiers, il faut aller y voir de plus près. Le titre donné au récit, sur lequel il conviendra de revenir, exprime clairement que la portée de ce conte "cruel" ne saurait être appréciée qu'en fonction de l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre. C'est là ce que confirment aussi un certain nombre d'éléments qui prennent véritablement leur sens dans la mesure exacte où ils sont inspirés par *Paul et Virginie*. Quelques-uns sont de simples détails : ils n'en sont pas moins révélateurs. Loin d'être des analogies circonstanciées, ils disent d'abord que Villiers fut un lecteur attentif de Bernardin de Saint-Pierre et que son conte, entreprise de subversion, s'emploie aussi à ressusciter, pour une part, la poésie et le charme d'un roman auquel, d'une façon indirecte et subtile, il est rendu hommage. Aussi le lieu même qui abrite le rendez-vous amoureux rappelle, à bien des égards, la pension que Virginie évoque dans la lettre qu'elle écrit de Paris à sa mère : comme celle de Bernardin de Saint-Pierre, l'héroïne de Villiers est confiée à une pension qui fut "autrefois, une vieille abbaye²".

De même, la description inaugurale du conte semble une manière de transposition moderne de l'évocation célèbre que la nuit des tropiques inspire au

2. L'héroïne de Bernardin de Saint-Pierre est mise par sa grand-tante "en pension dans une grande abbaye". Elle peut voir sa parente "à la grille" de cette abbaye. *Paul et Virginie*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, pp. 132 et 133. Je me réfère à cette édition. Or le conte de Villiers - ce n'est sans doute pas un hasard - commence ainsi : "C'est la grille des vieux jardins du pensionnat". C'est moi qui souligne.

romancier de la fin du XVIII^{ème} siècle : on y trouve la reprise des mêmes éléments, les mêmes harmoniques³. A cela s'ajoute que la Virginie de 1874 est une réplique presque parfaite de son modèle : elle a ses cheveux, ses yeux et son regard, et elle a conservé jusqu'aux couleurs emblématiques, le bleu et le blanc, de ses vêtements⁴. Pareillement il n'est pas indifférent que les deux adolescents du conte moderne soient des cousins comme Paul et Virginie sont spirituellement frère et sœur : cette reprise discrète des structures gémellaires présentes dans l'œuvre originelle⁵ est le signe d'une lecture attentive et avisée. Et sans doute n'est-ce pas davantage un effet du hasard si ces deux cousins s'opposent au sujet de leur tante commune⁶ ... dont ils espèrent recevoir de l'argent. Enfin, sur le plan narratif, de même que le roman de Bernardin de Saint-Pierre se fonde, pour une part essentielle, sur les souvenirs émus d'un narrateur gagné à la cause de l'amour des deux enfants, le récit de Villiers est rapporté à la première personne par un être d'âge et d'expérience qui est lui aussi touché par la naissance d'un idylle.

Que signifie la présence de ces éléments tirés du texte originel et qui constituent la trame du conte de Villiers ? On observera que leur fonction première est de rapprocher les deux œuvres afin, paradoxalement, de rendre manifestes leurs différences, qui sont radicales. Toutefois on remarquera aussi que ces deux histoires d'amour ont pour axe constitutif les relations, dans un cas antinomiques et dans l'autre désespérément harmonieuses, de l'amour et de l'argent. Dans le roman de 1788, on sait, tout le malheur des héros vient de cette promesse d'héritage qui amène Virginie à quitter Paul et l'Île de France pour Paris. Le motif de l'argent qui, loin de faire le bonheur, le défait, est essentiel. Tous les personnages du roman sont conduits à se prononcer sur ce point véritablement capital !⁷ Or c'est très exactement cela qu'a bien

3. Dans l'un et l'autre texte figurent ces éléments consacrés que sont les étoiles, la lumière argentée de la nuit, l'haléine odoriférante du vent, le chant propice des oiseaux, etc. Voir *Paul et Virginie*, p. 124, et "Virginie et Paul", p. 603.

4. Bernardin évoque "la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue" (p. 93). Marguerite, la mère de Paul, verra lui apparaître "Virginie vêtue de blanc" (p. 171). Comparer avec "Virginie et Paul" : "Une robe de mousseline blanche, une ceinture bleue ont flotté, un instant, près de ce pilier. Une jeune fille semble parfois une apparition (...) O cheveux si blonds d'une jeunesse mêlée d'enfance encore ! O bleu regard dont l'azur est si pâle". Paul, dans le roman de 1788, évoque ainsi les yeux de celle qu'il aime : "l'azur du ciel est moins beau que le bleu de tes yeux" (p. 112).

5. Sur ce point, voir J.M. Racault "De la mythologie ornementale au mythe structurant : *Paul et Virginie* et le mythe des Dioscures", in *Etudes sur Paul et Virginie*, Publications de l'Université de La Réunion - Didier Érudition, 1986, pp. 40-63.

6. On sait le rôle désastreux que joue dans *Paul et Virginie* le personnage de la grand-tante fortunée.

7. Mme de la Tour met Virginie en garde : "Si j'allais à mourir, que deviendrez-vous sans fortune ? (p. 121) après que M. de la Bourdonnais l'eut ainsi rappelée à ses devoirs : "Vous avez, Madame, une tante de qualité et fort riche à Paris, qui vous réserve sa fortune" (p. 119). Paul pressé de quitter l'île de France pour les Indes répond au gouverneur : "Pourquoi voulez-vous que je quitte ma famille pour je ne sais quel projet de fortune ? (p. 118). Marguerite, sa mère, lui apprend ainsi sa véritable condition : "pour toi, tu n'es que le fils d'un pauvre paysanne et, qui pis est, tu es bâtard", (p. 124). Le vieillard, narrateur de cette tragédie en tire significativement la leçon suivante : "je tiens pour principes certains du bonheur qu'il faut préférer les avantages de la nature à tous ceux de la fortune", (p. 122). Enfin, Virginie se justifie ainsi devant Paul des sa

compris Villiers : c'est cela même qui explique pourquoi, par un admirable effet de renversement, la situation de ses deux personnages vis-à-vis de l'argent, entretient avec celle des héros de Bernardin une relation de symétrie inversée. Chez l'auteur des *Contes cruels* loin de séparer, l'argent est ce qui réunit : Virginie et Paul capitalisent par avance les dividendes de leur amour, ils s'aiment moins qu'ils ne thésaurisent, qu'ils ne font, déjà, bourse commune. Ils ont, comme disent les notaires, des espérances : leur amour leur sert de bas de laine !

En fait, ces rentiers de 15 ans, doubles dérisoires de leurs modèles du XVIII^{ème} siècle, font partie de la classe exécrée par Villiers, la bourgeoisie. Il est, au demeurant, tout à fait révélateur qu'au cours de ce même printemps 1874, l'écrivain ait composé plusieurs récits également recueillis dans les *Contes cruels* et qui font le procès sarcastique de la bourgeoisie : "Les Demoiselles de Bienfilâtre" paru le 26 mars, soit deux semaines après "Virginie et Paul", "Le plus beau dîner du monde" et "L'appareil pour l'analyse chimique du dernier soupir" (parus tous deux le 21 mai), "Antonie" (paru le 18 juin).

Aussi est-on fondé à observer qu'au cours de ce printemps 1874 si riche dans la production de Villiers, "Virginie et Paul" se situe en quelque sorte au carrefour des récits railleurs où une bourgeoisie honnie se trouve prise à partie et de cette fantastique histoire d'amour que constitue "Véra" (paru le 7 mai). Le roman de Bernardin de Saint-Pierre a joué, à cette époque, pour l'auteur des *Contes cruels* un rôle important. Cette œuvre célèbre lui a, en effet, permis d'exprimer et d'articuler ses propres contradictions, ou plutôt son déchirement d'être, malgré qu'il en ait, un homme de son temps -celui de la bourgeoisie dominante et de l'argent triomphant- et de continuer à rêver d'un idéal qui, décidément, n'est pas, n'est plus de ce monde : c'est là aussi ce que lui a enseigné, s'il en était besoin, l'échec amer de son projet de mariage, formé fin 1873, avec Anne Eyre Powell.

Villiers, à n'en pas douter, fut donc un lecteur averti de *Paul et Virginie*. Dans ce roman tout au long du XIX^{ème} siècle le succès fut constant⁸, il a découvert, à l'état pur, les éléments constitutifs d'une magnifique histoire d'amour : d'une histoire tragiquement exemplaire. Il a, en particulier, admirablement compris le rôle corrompateur de l'argent, de l'ambition vaine de faire fortune qui vient saccager, briser l'âge d'or qu'ont connu dans l'île de France Paul et Virginie. Situait son récit dans le prolongement d'une histoire aussi belle que cruelle, tirant, sur un mode ironique, la leçon systématique des effets désastreux que produisirent sur un idylle paradisiaque

8. Proposition de partir à Paris recueillir l'héritage de sa grande-tante : "Si je me suis prêtée à l'occasion de devenir riche, c'est pour te rendre mille fois le bien que tu nous as fait. Est-il une fortune digne de ton amitié ?", (p. 126). Villiers, on le constate, avec une grande justesse a repris sur un mode ironique le motif de l'argent et de la volonté de s'enrichir.

8. Sur le succès de *Paul et Virginie* au XIX^{ème} siècle, voir J.M. Goulemot, "L'histoire littéraire en question : l'exemple de Paul et Virginie", in *Etudes sur Paul et Virginie, op. cit.*, pp. 203-214.

d'inconséquentes considérations financières, Villiers a écrit un conte dont, plus d'un leitmotiv obsédant, l'argent est le personnage essentiel. Un personnage non moins corrompue et non moins *fantasmagorique*⁹ que dans *Paul et Virginie*, mais qui, explicitement triomphe : qui a déjà triomphé... puisque sa victoire, absolue, est celle de la bourgeoisie.

Voilà pourquoi les émules modernes des héros de Bernardin de Saint-Pierre croyant vivre dans les années 1870 et vivant, en effet, d'une certaine manière, les premiers émois de la passion ne font que se conformer à l'idéologie dominante : aux valeurs consacrées de l'argent. Ils ne savent même pas que le paradis est décidément perdu : la trivialité de leurs propos trahit cette tranquille ignorance. C'est donc en toute naïveté que leurs amours -qui ne manqueront pas d'être conclues, devant notaire, par un mariage-, sont aussi légitimes qu'à bien y regarder, vénales. C'est en cela que réside la tragédie banale et dérisoire de ces adolescents des années 1870, sectateurs de la richesse et déterminés par les idées reçues. C'est ainsi que Paul, si économe, sait "presque tout de Boileau par cœur" : Boileau, l'auteur qui pour Villiers représente le comble de la rationalité, du calcul et de l'économie dans l'art poétique ! De la même façon, doublement inversé des grandes figures féminines de la littérature amoureuse, la Virginie de 1874 regrette que tout "joli" qu'il soit, le chant du rossignol l'empêche de dormir !

Le texte de Villiers, dans cette perspective, apparaît comme une démonstration *a contrario* : reprenant les thèmes essentiels du roman de 1788, le conteur entend procéder à une opération de subversion où se donne aussi à découvrir l'image en creux de ce que représente à ses yeux une œuvre dont il a mesuré la portée et l'enjeu. Celle-ci n'est ni reprise ni parodiée gratuitement, tant il est vrai que cette parodie fait sens en ce qu'elle est une manière de profanation chargée de sens : ce n'est pas l'écrivain, ce sont ses personnages qui, avec une sinistre candeur, à leur insu, caricaturent et défigurent des héros devenus justement légendaires. Au sérieux imperturbable de deux jeunes bourgeois de 15 ans rêvant au clair de lune de profits et de rentes, s'opposent l'idéal et la vérité naturelle d'une passion et d'une histoire élevées à la dignité du mythe. C'est dire que cette démonstration *a contrario* effectuée ironiquement par Villiers est bien une autre *Paul et Virginie* : un *Paul et Virginie* autre, à rebours.

Tel est ce que révèle le titre évidemment provocant donné par l'écrivain à son récit¹⁰. Un titre en forme de chiasme qui inverse et renverse les relations amoureuses

9. L'héritage de la tante de Mme de la Tour constitue une promesse, une espérance qui ne se réalisera pas.

10. "Paul et Virginie ? Non, Virginie et Paul. Avec la cruauté que distingue son humour, Villiers de l'Isle Adam a précisément choisi les noms du plus tendre et du plus idéal couple d'amoureux naïfs pour désigner deux fiancés modernes, peut-être vrais, hélas ! que hante et obsède, au milieu du premier amour, l'abominable soufre de l'Argent" ; ainsi Catulle Mendès commente-t-il le récit de Villiers repris dans *La Vie populaire* le 26 décembre 1880.

M.P.G. Castex signale que "Paul et Virginie" est le conte "qui a eu le plus grand nombre de publications préoriginales", voir Villiers de l'Isle Adam, *Contes cruels*, Paris, Garnier, 1968, pp. 445-446

consacrées par la légende et qui est destiné, d'abord sur le plan musical, à briser une harmonie, à produire un effet de dissonance et de rupture. "Virginie et Paul" et non plus Paul et Virginie : par là se trouvent d'emblée opposés deux êtres que la tradition a rendus inséparables. Ainsi Villiers fait-il signe à son lecteur, lui suggère par avance que son récit est l'histoire de deux personnages qui, sans le savoir, sont désaccordés : qui, ne parlant plus le langage sans calcul de la passion, ne peuvent que parler d'argent. Virginie et Paul : comme Chloé et Daphnis, comme Iseult et Tristan, comme Juliette et Roméo - ces figures mythiques de la passion célébrées sur un mode pastoral ou tragique. Il importe pour conclure de souligner que ces modèles à tous égards exemplaires, Villiers les a spontanément trouvés non dans le roman de Longus, ni dans l'un des mythes médiévaux les plus célèbres, ni dans la pièce de Shakespeare, mais bien dans l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre. Il faut donc croire que celle-ci lui apparaissait particulièrement représentative : d'une manière oblique "Virginie et Paul" lui rend hommage. Aussi, loin d'être un texte iconoclaste, ce conte, entreprise de démystification des valeurs bourgeoises, affirme et confirme la vitalité du mythe de *Paul et Virginie*, œuvre de référence, par excellence.

Gwenhaël PONNAU
Université de Nantes